

Une vivante espérance : la forme de la vertu chrétienne

3^{ème} conférence - Les vertus théologiques

Sarah Bachelard

L'un des aspects les plus intéressants d'une série de conférences comme celles-ci est l'effort de collaboration qu'elle entraîne. J'ai proposé d'explorer un thème qui me tient à cœur et qui évoque, je l'espère, un certain nombre de questions qui comptent pour notre monde. Chaque semaine, ma réflexion personnelle se déploie d'une manière que je n'anticipe pas totalement - et puis, en la partageant avec vous, je reçois des réponses qui soulèvent des questions, invitent à la clarification et à l'établissement de nouveaux liens. Permettez-moi de commencer ce soir en récapitulant où nous en sommes, et en vous faisant part de certaines de ces réponses.

Encore sur l'obéissance

La semaine dernière, dans notre exploration de "la forme de la vertu chrétienne", je me suis retrouvée à parler de la "vertu de nécessité". J'avais été frappée par l'insistance de la première lettre de Pierre, ainsi que par les écrits de théologiens comme Simone Weil et Dietrich Bonhoeffer, sur le fait que l'obéissance est une vertu clé dans la vie de sainteté. Weil affirme même qu'elle est "la vertu suprême".

Je pense qu'une dimension de cette insistance sur l'obéissance est relativement peu controversée. L'idée que nous devrions être "obéissants" à Dieu, que nos vies devraient découler d'une écoute profonde et d'une réponse à la parole de Dieu, est un sujet familier aux contemplatifs. J'ai souvent cité le père Laurence qui disait que "l'obéissance n'est pas de faire ce qu'on vous dit, mais de devenir la parole que vous entendez". Cette obéissance reflète la nécessité, dans la vie chrétienne, d'approfondir la dépossession de soi. En ce qui concerne notre préoccupation pour la forme de la vertu chrétienne, j'ai souligné dans quelle mesure cette obéissance radicale ou cette écoute profonde de Dieu est le fondement de la vraie bonté. Weil et Bonhoeffer insistent tous deux sur le fait que nous ne "faisons pas le bien" en agissant en accord avec notre idée du bien, ou en travaillant à ce que nous pensons être un résultat souhaitable. Nous ne faisons le bien que dans la mesure où nous répondons fidèlement à la volonté de Dieu. Et j'ai cité Weil : "Nous ne devrions pas faire un seul pas, même dans la direction de ce qui est bon, au-delà de ce à quoi nous sommes irrésistiblement poussés par Dieu, et cela s'applique à l'action, à la parole et à la pensée"¹. Nous avons reconnu que ce à quoi ressemble la pratique de cette obéissance, le discernement de la volonté de Dieu, n'est pas toujours évident, mais l'exhortation elle-même est, je pense, relativement peu controversée.

Une deuxième dimension de l'appel à l'obéissance, intrinsèque à la vie sainte, est cependant beaucoup plus difficile. Dans la lettre de Pierre, les lecteurs sont invités à obéir, non seulement à Dieu, mais aussi aux données de la vie dans laquelle ils se trouvent. Ou peut-être vaut-il mieux dire

¹ Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1947 ; Edition Pocket, Agora.

qu'ils doivent obéir à Dieu dans et à travers la vie qu'ils mènent. Cela implique de subir sans se plaindre les souffrances qui leur sont infligées, et d'accepter les structures et les institutions humaines qui leur sont imposées. Le texte parle notamment des serviteurs qui obéissent à leurs maîtres et des femmes à leur mari, même s'ils sont traités durement. L'affirmation profondément contre-intuitive semble être que l'acceptation de la gratuité de nos vies est, au moins dans un premier temps, un accès à la participation à la bonté de Dieu et à la possibilité de faire la volonté de Dieu sur terre. C'est en réponse à cet aspect de l'exhortation à l'obéissance que plusieurs d'entre vous ont soulevé des questions importantes qui interrogent.

Ces questions peuvent être divisées, je crois, en deux grands sous-ensembles. Le premier invite à clarifier la distinction entre l'obéissance comme contrainte et l'obéissance comme acceptation ou libre consentement. Lors de l'exposé de la semaine dernière, j'ai suggéré qu'une façon d'explorer le sens moral de la pratique de l'obéissance aux données de notre vie est de nous rappeler les aspects de notre propre vie que nous trouvons difficiles ou gênants, que nous souhaiterions différents. Peut-être s'agit-il d'une dynamique familiale douloureuse ou de l'enchevêtrement dans un système injuste ; peut-être s'agit-il d'un autre type de souffrance ou de difficulté. Mon expérience est que si nous voulons qu'un aspect de notre vie (ou de nous-mêmes) soit transformé, il ne sert à rien de commencer par y résister, par le combattre. D'une certaine manière, je dois commencer par l'accepter tel qu'il est- je dois m'en approcher (pour ainsi dire), je dois renoncer à ma résistance. Il semble que ce soit une loi spirituelle qui veut que si je ne peux pas supporter l'état des choses, si je ne veux pas subir la souffrance de ce qui n'est pas réconcilié, alors je refuse ou j'évacue la possibilité de leur transformation. Ce à quoi nous résistons persiste, comme on dit. Et ici, nous pourrions penser à la dynamique de transformation de la pratique bouddhiste du "tonglen" : respirer la souffrance, et expirer la paix et l'amour. Jésus parlait de "tendre l'autre joue".

En réponse, quelqu'un a écrit ceci : « J'ai encore un profond malaise avec le mot "obéissance", surtout lorsqu'il est associé à des situations où des personnes sont opprimées. Je suppose que cela dépend de ce que l'on entend par "obéissance". Je trouve que je respire plus facilement si j'utilise le mot "acceptation". Je pense que lorsque nous nous trouvons, individuellement et peut-être collectivement, dans des points sombres et des situations difficiles, si nous pouvons nous amener à une véritable acceptation de la situation telle qu'elle est, alors nous restons ouverts et, si nous avons de la chance, la "grâce" entre par cette ouverture ». Cela exprime magnifiquement la nature de l'obéissance dont il est question ici - l'obéissance comme acceptation radicale et intentionnelle du donné tout en restant ouvert à la présence de Dieu, ouvert à la possibilité de transformation et à l'appel à l'action transformatrice. Elle doit être distinguée de l'obéissance comme une simple contrainte ou une résignation à des circonstances qu'on croit figées ou fermées à toute possibilité de changement.

Mais cela soulève la question suivante : puisque le mot "obéissance" risque d'être mal compris dans ce contexte, pourquoi ne pas simplement parler d'acceptation ? Eh bien, je pense que c'est souvent possible. Mais j'ai l'impression que la notion d'obéissance a quelque chose d'important qu'il faut garder, malgré notre malaise à ce sujet. À mon oreille du moins, ce que l'obéissance évoque, c'est l'expérience de la contrainte que nous consentons à subir dans le processus de ce travail d'acceptation, de ce lâcher prise de la résistance. Elle nomme dans quel sens elle est douloureuse - une sorte de "porte étroite". Je ne choisirais pas que les choses soient comme elles sont, et pourtant je dois commencer au moins par y consentir librement. Ce n'est pas ma "volonté", mais je dois, à un

certain niveau, en faire ma volonté. Le mystère est qu'il est possible de transformer des circonstances qui sont objectivement coercitives ou écrasantes en occasions d'acceptation radicale, si nous pouvons les subir dans un certain esprit, et cela crée un espace de possibilités, de réconciliation et de paix.

C'est l'obéissance que Jésus a pratiquée, lorsqu'il s'est dirigé vers Jérusalem, lorsqu'il s'est livré dans le jardin de Gethsémani. Dans l'évangile de Luc, il parle de son cheminement vers la mort en ces termes : "Je dois recevoir un baptême, et quelle angoisse est la mienne [ou quelle tension], jusqu'à ce qu'il soit accompli !" (Luc 12,50). Le paradoxe de ce type d'obéissance est qu'en consentant librement à être soumis à ce qui arrive (notamment quand ce "libre consentement" peut être coûteux et durement acquis), ce qui est créé est une nouvelle sorte de liberté ; nous passons par la porte étroite de manière à laisser de l'espace à la grâce, à Dieu, pour agir. C'est, je pense, ce que Rowan Williams veut dire lorsqu'il parle de l'obéissance de Jésus à la souffrance et à la mort comme d'une "acceptation active et transfigurante des limites du monde"².

Le deuxième sous-ensemble de réponses à l'exposé de la semaine dernière soulève des inquiétudes quant à la relation entre l'obéissance et la simple conformité. Dans les circonstances de notre vie, qu'est-ce qui fera que notre acceptation radicale ou notre obéissance à ce qui est donné ne soit pas un acquiescement coupable à l'injustice, un refus du risque d'action et de protestation, du quiétisme ?

Ce qui est essentiel ici, je pense, c'est que même si (dans un premier temps) nous cherchons à ne pas résister à ce qui est, nous sommes toujours à l'écoute de Dieu dans et à travers ce qui est. La semaine dernière, j'ai cité les paroles de Martin Luther King qui parlait d'aimer les ségrégationnistes et de respecter leur réalité, tout en restant fidèle à l'appel à permettre à tous leur pleine humanité. Pour ma part, j'ai exploré ce à quoi pourrait ressembler de cesser de résister intérieurement à ceux qui, en Australie, sont irréductiblement opposés à une action sérieuse pour le changement climatique, et qui me semblent criminellement centrés sur leurs intérêts propres et irresponsables. Pourrais-je réellement me résoudre à "accepter véritablement l'état actuel de la situation" et à les accepter, tout en gardant tout cela ouvert à la grâce ?

Il me semble que loin d'être un acquiescement passif et sans conscience, cette recherche d'être entièrement avec ce qui est tout en étant ouvert à Dieu (comme dans la méditation et dans 1Pierre 2,19) est une forme d'"action pure". Elle ne remplace pas l'action extérieure ni la responsabilité de nos choix. Au contraire, elle intensifie notre responsabilité, car elle nous oblige à nous préoccuper plus profondément de l'ensemble et donc de ce qu'est la véritable réponse à Dieu dans et à travers la situation. Plutôt que d'être entièrement motivée par notre réaction à l'injustice, elle nous permet de nous impliquer à un niveau qui dépasse notre volonté et notre préférence, ce qui tend à modifier le déroulement de l'action. Elle peut rendre visibles des possibilités d'action nouvelles et différentes, et elle modifie l'énergie qui donne naissance à l'action.

Je sais que ce sont des questions difficiles et subtiles - nous sommes bien conscients des abus liés au fait d'exhorter les autres à l'obéissance, et des dangers de justifier nos propres actions par rapport à l'obéissance (simplement obéir aux ordres, simplement suivre les règles). Mais dans la

²Rowan Williams, *On Christian Theology* (Oxford: Blackwell Publishers, 2000), p.161 ; *Une introduction à la foi chrétienne*, Labor et Fides, coll. LF. Théologie, 2019.

première conférence de cette série, j'ai parlé de la façon dont la vertu chrétienne est ce qui grandit en nous lorsque nous participons à la vitalité et à la vie de Dieu, lorsque nous en venons à partager l'esprit du Christ. Ce que je pense que nous commençons à voir, c'est que l'obéissance est la pratique prééminente qui permet à la bonté et à la grâce de Dieu de couler à travers nous.

L'obéissance, dans le sens d'une écoute profonde de Dieu, nous conduit à être dépossédés de nous-mêmes et radicalement disponibles. Et l'obéissance, dans le sens d'une acceptation active de ce qui est, est la façon dont nous consentons à subir la souffrance du monde afin de participer à sa transformation. C'est notre participation au mystère pascal. La pratique de l'obéissance nous invite à entrer à l'intérieur de notre propre douleur et de celle du monde, plutôt que d'essayer de la réparer de l'extérieur - même si nos efforts sont bien intentionnés. C'est l'acte intérieur qui nous associe alors, au-delà de notre volonté, à l'action continue de Dieu pour réconcilier et recréer.

À la fin de la semaine dernière, j'ai suggéré que ce travail d'obéissance est ce qui nous conduit ensuite à vivre expérience de ce que notre tradition appelle les vertus théologiques - les vertus de la foi, de l'espérance et de l'amour. C'est ainsi que nous commençons à savoir ce que signifient réellement ces vertus, car nous constatons qu'elles grandissent en nous et façonnent tout ce que nous sommes et faisons. Dans la suite de cet exposé, j'aimerais développer cette compréhension.

La foi, l'espérance, l'amour

La foi, l'espérance, l'amour. Dans la théologie morale catholique, il y a des façons assez techniques de parler de ces trois vertus théologiques. Selon la tradition, elles se distinguent de ce que l'on appelle les "vertus cardinales" de sagesse, courage, maîtrise de soi et justice. Contrairement aux vertus cardinales, les vertus théologiques ne peuvent pas s'acquérir par notre effort. Elles sont inspirées par la grâce divine ; leur "origine, motif et objet" est Dieu. Le catéchisme enseigne que la foi est la vertu de croire aux vérités de la révélation divine ; l'espérance est la vertu de la confiance d'atteindre la vie éternelle ; et l'amour est la vertu d'aimer Dieu pour l'amour de Dieu et d'aimer l'humanité pour l'amour de Dieu.³

Bien que je ne sois pas aussi instruite en théologie morale que je devrais l'être, et bien que je ne sois pas en désaccord avec tout cela, je ne suis pas sûre que cette façon de parler des vertus de la foi, de l'espérance et de l'amour soit très profondément parlante pour les gens de notre culture. Dans ce qui suit, je veux donc dire un peu ce que je pense de l'expérience vécue de ces grâces. J'espère qu'une partie de cette expérience pourrait trouver un écho dans la vôtre et nous aider à réfléchir à l'importance que peut avoir la croissance dans ces vertus pour notre vie dans le monde.

Donc, premièrement : la foi. La foi concerne notre perception du monde, de la nature du monde que nous habitons. La philosophe et romancière Iris Murdoch a un jour souligné que les choix que nous faisons, les actions qui nous semblent possibles ou nécessaires, sont profondément façonnés par notre sens imaginatif sous-jacent du monde, la façon dont nous voyons les choses dans leur ensemble. Il s'agit souvent d'une question subtile. Les images que nous nous faisons de ce que sont profondément les choses peuvent ne pas nous venir à l'esprit ; nous pouvons ne pas en être explicitement conscients. Mais elles sont opérationnelles. Albert Einstein a fait la même remarque :

³Catéchisme de l'Église catholique, https://www.vatican.va/archive/FRA0013/___P5Y.HTM

"La question la plus importante que vous puissiez jamais poser", a-t-il dit, "est de savoir si le monde est un endroit convivial"⁴. Murdoch reconnaissait que certaines de nos différences morales les plus importantes ne sont pas dues au fait que nous faisons des choix différents dans le même monde, mais parce que nous percevons des mondes différents⁵. Quelqu'un qui vit dans un monde coloré par la menace, la condamnation ou la pénurie vit dans une réalité différente et voit des possibilités différentes de celui qui vit dans un monde d'abondance et d'accueil.

Pour les premiers disciples, leur expérience de Jésus a influencé leur image du monde à ce niveau fondamental. Jésus avait été parmi eux comme leur maître et leur compagnon. Il avait revendiqué une relation particulière avec Dieu en tant que son "Abba", son Père, et avait vécu un certain type de vie. Il avait proclamé le pardon, offert miséricorde et guérison, pratiqué une hospitalité radicale envers les exclus religieux et juridiques, enseigné avec une autorité et une liberté inhabituelles. En conséquence, il fut exécuté. Pourtant, de façon étonnante et mystérieuse, il s'est avéré que la mort n'a pas été sa fin. Et lorsqu'il revint vers ses disciples, crucifié mais vivant et en paix, ils commencèrent à croire que ce qu'il était et tout ce qu'il avait vécu et enseigné ne pouvait pas avoir une fin.⁶ Ils ont commencé à se rendre compte qu'il existe une réalité qui ne peut pas être contrôlée ou annulée par la violence du monde, et que cette réalité est inépuisable pour nous.

C'est dans ce contexte, je pense, que nous pouvons entendre les paroles étonnantes de saint Paul : "Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas nous donner tout ? (Rom 8, 31-32) Et il poursuit : "J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur." (Rom 8, 37-39). On peut entendre ici la joie, mais aussi l'émerveillement, la confiance d'être irrévocablement placé, par pure grâce, dans cette réalité. Il n'est pas étonnant que l'Église primitive ait proclamé avec tant d'audace qu'une nouvelle ère pleine de nouvelles possibilités pour l'être humain s'était levée. C'était la foi qu'ils se devaient de partager, l'image de ce que sont les choses au plus profond. Et cela a tout changé : le caractère de leur vie communautaire et morale, leur pratique religieuse, leur lien au monde qui les entoure, etc.

Comment quelqu'un en arrive-t-il à connaître cette "image du monde" par lui-même ? Comment reçoit-il cette foi que le Catéchisme caractérise assez froidement comme la vertu "par laquelle nous croyons en Dieu et croyons tout ce qu'il nous a dit et révélé, et que la Sainte Eglise propose pour notre foi" ? Si nous ne sommes pas des témoins directs, comme l'étaient les disciples, qu'est-ce qui permet de croire vraiment à l'histoire que raconte notre tradition sur la nature de la réalité ultime comme aimante, faisant grâce, miséricordieuse ? Comment sommes-nous capables de nous y fier comme ils l'ont fait ? Après tout, face à la façon dont les choses se passent dans le monde, c'est une image difficile à soutenir. En fait, étant donné l'ampleur de la souffrance et les nombreux triomphes du mal, la foi dans la bonté durable et la présence de Dieu semble parfois littéralement incroyable.

⁴Source: <https://simplelifestrategies.com/the-most-important-question-to-ever-ask-according-to-albert-einstein/> [accessed 22 December 2016].

⁵Iris Murdoch, 'Vision and Choice in Morality', *Proceedings of the Aristotelian Society*, sup. vol. 30 (1956), pp.32-58, p.41.

⁶Voir Williams, *On Christian Theology*, p.251.

J'ai suggéré que c'est la pratique de l'écoute profonde et de la dépossession de soi, la pratique de l'obéissance - que ce soit dans la méditation ou dans la vie morale - qui nous ouvre à cette connaissance ("bien qu'elle soit au-delà de la connaissance"). John Main enseignait que lorsque nous consentons (même si c'est de manière sporadique et imparfaite) à nous livrer à Dieu, nous nous retrouvons mystérieusement bien situés, "chez nous". Dans la pratique contemplative, nous "faisons de plus en plus l'expérience" de Dieu, celle de Jésus, non pas comme objet de notre perception, mais comme fondement de notre être. À mesure que cette conscience grandit, et même dans les moments de détresse et de confusion, lorsque nous luttons contre un sentiment d'insignifiance et sommes tentés de tout abandonner, nous pouvons découvrir que, presque malgré nous, nous sommes pleins de foi - pleins de confiance. C'est comme si nous ne pouvions que continuer à faire confiance à ce sens fragile de la vérité des choses. D'une manière ou d'une autre, il ne nous laissera pas tomber. Nous sommes en résonance avec la réponse de Pierre à Jésus : "Seigneur, vers qui d'autre irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle". La vertu de la foi nous a imprégnés.

La vertu de l'espérance est alors étroitement liée. Si c'est ainsi que nous faisons l'expérience du monde, alors non seulement Dieu est le sol sur lequel nous nous tenons, mais Dieu est l'avenir vers lequel nous nous dirigeons. L'espérance est le don de l'énergie pour vivre de cet avenir en accord avec lui. Dans le Nouveau Testament, l'espérance est particulièrement liée à l'Esprit Saint. Rowan Williams disait que "l'Esprit est ce qui nous pousse à aller de l'avant, qui crée l'espérance à partir de nos cris de protestation dans le présent. Nous protestons parce que nous avons goûté à la réalité d'une vie nouvelle, la vie de Dieu, déjà, la vie du don et de l'oubli de soi ... [Nous] savons maintenant que notre douleur actuelle n'est pas la totalité de la réalité, que derrière elle se cache un fait plus définitif, l'amour vulnérable de Dieu qui nous fait avancer"⁷.

Dans la compréhension chrétienne, l'espérance n'est pas "un phénomène naturel"⁸. Elle n'est pas un vœu pieux, ou la tendance à anticiper que les choses vont simplement aller mieux ou s'améliorer naturellement. À la suite de la mort de Jésus, les disciples ont perdu tout sens de ce type d'espérance. James Alison dit que le don ou la vertu de l'espérance arrive comme une "rupture dans le système"⁹. Elle fait irruption dans des vies motivées par la mort et le désespoir pour nous inciter à participer à la réalisation de la vie abondante de Dieu, de la justice et de la paix de Dieu.

Selon mon expérience, l'espérance a parfois jailli de manière inattendue lorsque je suis profondément présente à la souffrance et à la douleur de ce que je ne peux pas changer. Une confiance inexplicable s'installe alors dans le fait que "tout ira bien", et le sentiment qu'il existe un lien entre ce qui est maintenant et ce qui ne l'est pas encore. Il y a une qualité de l'attente. Comme si quelque chose s'était déjà produit, on peut déjà avoir confiance en quelque chose, mais il reste un travail nécessaire pour rester fidèle à cette réalité. Ainsi, bien que l'espérance implique un sentiment d'attente de sa réalisation, elle n'est pas passive - elle reste assise, emplissant le temps, jusqu'à ce que Dieu vienne. L'espérance nous implique ; notre vigilance et notre attention, notre action en accord avec sa promesse, comptent.

⁷Rowan Williams, *The Wound of Knowledge: Christian Spirituality from the New Testament to Saint John of the Cross*, second ed. (Cambridge, MA: Cowley Publications, 1991), pp.21-22.

⁸James Alison, *Raising Abel: The Recovery of the Eschatological Imagination* (New York: CrossroadPublishingCompany, 1996), p.166.

⁹Alison, *Raising Abel*, p.173.

Alison écrit avec émotion la différence entre "l'espoir" comme "espoir d'un sauvetage" et "l'espérance", celle du patient qui forge une contre-réalité au milieu de la violence du monde et de la domination de la mort¹⁰. Les lettres du Nouveau Testament appellent à la patience, à l'endurance, à la persévérance liées à l'espérance. Pierre exhorte ses lecteurs face à leurs persécuteurs : "N'ayez aucune crainte de ces gens-là, ne vous laissez pas troubler. Honorez dans vos cœurs la sainteté du Seigneur, le Christ. Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous ; mais faites-le avec douceur et respect." (3,14-15). "C'est l'espérance, dit Alison, qui nous permet de supporter la violence écrasante du monde, précisément parce qu'elle maintient notre esprit fixé sur le Dieu révélé par la victime assise à la droite de Dieu". Ou, comme le dit le Catéchisme : "La vertu de l'espérance ... assume les espoirs qui inspirent [nos] activités et les purifie pour les ordonner au Royaume des cieux ; elle protège du découragement ; elle nous soutient dans les moments d'abandon ; elle dilate [nos] cœurs dans l'attente de la béatitude éternelle. L'élan de l'espérance préserve de l'égoïsme et conduit au bonheur de la charité"¹¹.

Ce qui nous amène, enfin, à l'amour. La vertu de l'amour - comme toutes les vertus théologiques - prend sa source dans l'être de Dieu. Et Dieu est le Dieu qui "fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes" (Matthieu 5,45). L'amour de Dieu n'est pas basé sur la préférence ou la partialité ; il ne se mérite pas ni ne se gagne. Dieu est simplement amour et lorsque nous aimons avec l'amour de Dieu, nous sommes, comme le dit l'Évangile, "enfants de Dieu", capables d'aimer nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent.

Le poète polonais Czeslaw Milosz saisit l'expérience qu'il ressent de l'amour de soi. Il écrit :

« L'amour, c'est apprendre à se regarder soi-même
De la façon dont on regarde les choses distantes
Car vous n'êtes qu'une chose parmi tant d'autres.
Et celui qui voit ainsi guérit son cœur,
Sans le savoir, de divers maux.
Un oiseau et un arbre lui disent : Ami. »

L'amour est l'énergie qui guérit, qui se lie d'amitié, qui unifie. Et il me semble que ce sentiment de regarder "comme on regarde les choses distantes" est vrai aussi de ce que signifie aimer les autres avec l'amour de Dieu. Milosz parle de quelqu'un qui a appris à aimer :

« Il veut ensuite se servir de lui-même et des choses
Pour qu'ils se tiennent dans la lueur de la maturité. »

Il s'agit de se voir soi-même, de voir les autres et de voir le monde "dans leur ensemble". La "lueur de la maturité" est un fruit du "lâcher prise" ; elle nous permet d'être présents aux choses telles qu'elles sont dans la lumière de Dieu, bien-aimées de Dieu. Le sens de la "distance" n'est pas ici celui d'une indifférence ou d'un manque d'engagement, mais d'une absence de possession. La compréhension théologique est qu'"il est impossible d'aimer l'autre humain, tout comme il m'est impossible de m'aimer moi-même, sans que Dieu soit impliqué en tant que présence animatrice". C'est parce que,

¹⁰ Alison, *Raising Abel*, p.173. Alison, *Raising Abel*, p.173.

¹¹ <https://www.vatican.va/archive/FRA0013/P60.HTM> §1818

comme le dit Rowan Williams, c'est la présence de Dieu qui "donne à notre amour le sentiment que l'autre est, à un certain niveau, libre de mes besoins et de mes préoccupations, tourné vers Dieu avant qu'il ne soit tourné vers moi et qu'il retourne constamment dans cette lumière". En d'autres termes, c'est l'amour non possessif de Dieu et l'amour de Dieu pour le monde qui animent et rendent vrai mon amour. C'est pourquoi le catéchisme parle de l'amour comme de la vertu par laquelle nous aimons Dieu pour l'amour de Dieu, et nous aimons notre prochain ... pour l'amour de Dieu.

Donc, la foi, l'espérance et l'amour. Ce sont des vertus, des habitudes d'être, qui sont directement liées à la nature de Dieu - à la vie trinitaire. C'est à cause de la nature de Dieu qu'elles surgissent en nous lorsque nous sommes ouverts à la vie divine ; et lorsque nous les recevons, nous sommes plus pleinement conformes à cette vie. Ce sont des habitudes d'être qui nous maintiennent orientés vers la vie et la bonté de Dieu et qui nous font vivre à partir de là, et ce qui me frappe dans l'expérience ressentie de ces vertus est cet élément de non-attachement et de dépossession de soi. Il y a peu de raisons d'être fier ou de se satisfaire moralement ici - il y a juste de la gratitude à voir ces dispositions grandir en nous, et à réaliser combien cela change notre façon d'être dans le monde. Bien sûr, ce n'est pas parce qu'elles ne nous appartiennent pas que nous sommes sûrs de pouvoir les exercer. L'espérance peut surgir de manière inattendue, par grâce, mais j'ai toujours des moments de désespoir ; ma foi tient bon, mais j'ai toujours des moments d'anxiété et de doute. Et l'amour - enfin, en ce qui me concerne, ce respect constant et miséricordieux pour moi-même et pour l'autre tel que nous sommes dans la lumière du regard de Dieu, est peut-être le plus difficile à maintenir. Nous sommes imprégnés de ces vertus et nous ne grandissons en elles que dans la mesure où nous sommes prêts à continuer à lâcher prise, remis dans une profonde obéissance à la vie de Dieu. C'est un voyage sans fin.

Mais en même temps, nous nous sentons transformés. Notre croissance dans la foi, l'espérance et l'amour affecte notre façon de voir, d'être et d'agir. Comme le dit le catéchisme, les vertus théologiques sont le fondement de l'activité morale chrétienne. Elles l'animent et lui donnent son caractère particulier ; elles façonnent et donnent vie à toutes les vertus morales. Et c'est vers celles-ci que nous nous tournerons la semaine prochaine.